



Violence sexuelle en milieu d'enseignement supérieur et diversité sexuelle et de genre : réalités et enjeux de prévention et d'intervention

Webinaire « Le Courage d'Agir »

17 décembre 2020

La transcription est fournie afin de faciliter l'accessibilité de la communication et peut ne pas être un compte rendu intégral.

Andréanne St-Gelais :

Bonjour à tous et à toutes. Bienvenue à ce webinaire. Je m'appelle Andréanne St-Gelais, coordonnatrice du projet *Le courage d'agir*, [qui est] une initiative pancanadienne, lancée y a deux ans, qui vise à combattre et à prévenir la violence fondée sur le genre sur les campus postsecondaires au Canada. Tout ça s'appuie sur les recommandations clés du rapport de *Possibility Seeds Consulting*, rapport qui s'intitule *Le courage d'agir : Élaborer un cadre national pour prévenir et contrer la violence fondée sur le genre dans les établissements d'enseignement postsecondaire*. Donc, *Le courage d'agir* c'est vraiment la première initiative de collaboration pancanadienne qui réunit des experts, des expertes, des partenaires de partout au Canada pour mettre fin à la violence fondée sur genre sur les campus. Une des caractéristiques clés du projet est la série de webinaires gratuits où on invite des experts, des expertes à discuter de concepts clés et à partager des pratiques prometteuses pour mettre fin à la violence basée sur le genre sur les campus. Au nom de toute notre équipe, je vous souhaite donc à nouveau la bienvenue à ce webinaire. Webinaire qui, aujourd'hui, est intitulé « Violence sexuelle en milieu d'enseignement supérieur et diversité sexuelle et de genre : réalité et enjeux de prévention et d'intervention ».

Quelques éléments d'information avant de débiter formellement le webinaire. On a la chance que notre série de webinaires soit soutenue par l'ASEUCC, soit l'Association des services aux étudiants des universités et collèges du Canada. Notre projet est également rendu possible grâce au soutien et au financement du ministère des Femmes et Égalité des genres du Canada et du Gouvernement fédéral du Canada. Avant de débiter, on va aussi reconnaître que notre travail se déroule sur et à travers les territoires traditionnels de nombreuses nations autochtones. On reconnaît que la violence fondée sur le genre est une forme de violence qui est causée par la colonisation, qui est utilisée aussi pour marginaliser et déposséder les peuples autochtones de leurs terres et de leurs eaux. Donc, le travail qu'on fait, ça vise à honorer cette vérité-là pendant qu'on s'efforce de le décoloniser et de rendre justice aux femmes autochtones disparues et assassinées à travers le pays.

Une petite note sur le format. Madame Geneviève Paquette, notre conférencière du jour, prendra la parole pendant environ 45 minutes et, tout au long de la présentation, je vous invite à soumettre vos questions et commentaires dans la boîte de questions-réponses qui se trouve au



bas de votre écran. À la fin du webinaire, on va répondre aux questions dans les dix dernières minutes et vous allez aussi recevoir un formulaire d'évaluation. On vous serait très reconnaissants, très reconnaissantes de prendre quelques instants pour nous faire part de vos commentaires, qui vont nous aider directement à améliorer le format de nos prochaines activités. À noter que tous les commentaires reçus sont anonymes. Après le webinaire vous allez également recevoir un lien vers l'enregistrement de la conférence d'aujourd'hui pour que vous puissiez la réécouter au besoin, mais aussi la partager au sein de votre réseau.

Donc notre conférencière aujourd'hui, Madame Geneviève Paquette, est psychoéducatrice, professeure titulaire au département de psychoéducation de l'Université de Sherbrooke et directrice scientifique du *Groupe de recherche et d'intervention sur les adaptations sociales de l'enfance*. Elle est aussi membre chercheuse régulière du *Centre de recherche interdisciplinaire sur les problèmes conjugaux et l'agression sexuelle* et de la *Chaire de recherche sur les violences sexistes et sexuelles en milieu d'enseignement supérieur*. Elle est également, depuis tout récemment, félicitations, membre du Conseil du statut de la femme. Ces travaux de recherche portent sur les conséquences, les besoins et les interventions offertes à différentes populations à risque ou victimes de violences, particulièrement de violence sexuelle, dont les enfants, les femmes et les personnes issues de minorités sexuelles et de genre [...]. Un dernier petit élément avant de vous céder la parole [...]. Je veux prendre un moment pour inviter tout le monde à prendre une profonde respiration parce que le travail de prévention et de lutte aux violences fondées sur le genre, c'est un travail qui est difficile. Donc, juste un petit rappel de faire attention à votre bien-être pendant que vous écoutez cette conférence-ci, pendant que vous participez à ces conversations qui peuvent être difficiles. Je vais déposer à l'instant un lien vers des ressources qui peuvent vous être utiles si jamais vous en ressentez le besoin pendant la conférence d'aujourd'hui.

Geneviève Paquette :

Merci beaucoup, Andréanne, pour cette belle introduction. Merci aussi de m'avoir invité à présenter aujourd'hui. Je vous présente les objectifs prévus de ce webinaire. Le premier objectif, c'est comprendre les réalités de la population étudiante issue de la diversité sexuelle et de genre en matière de violences sexuelles en milieu d'enseignement supérieur et le deuxième, c'est d'identifier les enjeux relatifs à la prévention de la violence sexuelle et à l'accompagnement des victimes issues, toujours, de la diversité sexuelle et de genre. Alors, [concernant] le plan de présentation d'aujourd'hui. Je viens de vous parler des objectifs et je vais [maintenant] vous présenter différents aspects de ce problème-là, de la violence sexuelle auprès des personnes de la diversité sexuelle et de genre, mais je tiens à mentionner qu'il y a toute une équipe derrière les travaux que je vais vous présenter aujourd'hui, notamment deux chercheuses avec qui j'ai collaboré de très près. Je vous dirais que la présentation d'aujourd'hui est vraiment le fruit d'une expertise partagée, que nous nous sommes partagée entre nous. D'abord, Alexa Martin-Storey qui est professeure au département de psychoéducation et qui est spécialisée sur le plan du stigma, de la discrimination et, notamment, envers des personnes de la diversité



sexuelle et de genre. Je tiens aussi à mentionner le travail fait en collaboration avec Manon Bergeron, qui a conduit l'étude ESSIMU au Québec, une vaste enquête sur la violence sexuelle en milieux universitaires et qui détient actuellement la *Chaire de recherche sur les violences sexistes et sexuelles en milieu d'enseignement supérieur*. Il y a aussi plusieurs étudiantes, plusieurs personnes professionnelles qui ont collaboré aux travaux que je vous présente aujourd'hui. Je les remercierai à la fin.

Alors avant de vous présenter de manière plus détaillée le plan, je voulais vous préciser que le pronom que j'emploie, c'est « elle ». Je vais vous faire une courte introduction des principales définitions dont on a besoin pour bien se comprendre aujourd'hui avant d'enchaîner avec les réalités et les enjeux LGBTQ+ en matière de violences sexuelles en milieu d'enseignement supérieur. Alors [l'acronyme] VSMES, ce que ça veut dire, pour ensuite aborder les enjeux relatifs à l'accompagnement des victimes et à la prévention. Il y aura aussi une section qui touchera les pratiques dans les milieux d'enseignement supérieur pour la province du Québec. Enfin, on va conclure sur les recommandations pratiques et les programmes à mettre en place.

Allons-y d'entrée de jeu avec les principales définitions. Les travaux que je vous présente aujourd'hui utilisent une définition de la violence sexuelle qui est dite large, en ce sens qu'elle prend en considération l'ensemble du continuum de la violence sexuelle. La violence sexuelle se définit donc comme « un acte sexuel commis par une personne envers une autre personne sans le consentement libre et éclairé de la personne victime ou à l'endroit d'une personne incapable de consentir ou de refuser l'acte sexuel ». Alors, ici, on conçoit vraiment la violence sexuelle sur un continuum allant de certaines formes qui sont plus banalisées dans notre société, par exemple certaines conduites relevant du harcèlement sexuel, en passant par les comportements sexuels non désirés qui peuvent inclure des agressions sexuelles avec contact comme des attouchements ou des tentatives de relations sexuelles. Enfin, on inclut dans cette définition-là les questions touchant la coercition sexuelle, donc une personne qui nous fait du chantage en échange de faveurs sexuelles pour nous faire obtenir des privilèges, par exemple en milieu académique ou en milieu de travail, ou nous les retirer.

Les personnes issues de minorités sexuelles et de genre sont un groupe de personnes dont l'identité, l'orientation ou les pratiques sexuelles diffèrent de celles d'un groupe dominant. Quand on parle des personnes des minorités de genre, on parle des personnes s'identifiant à un genre qui ne correspond pas à celui qui leur a été assigné à la naissance, par exemple les personnes transgenres ou non binaires. Ici, le groupe dominant est composé des personnes dites cisgenres. Ce sont celles qui s'identifient au genre qui leur a été assigné à la naissance. Les personnes des minorités sexuelles sont des personnes avec une orientation sexuelle autre qu'hétérosexuelle parce que l'on sait que cette orientation sexuelle là est dominante au sein de notre société.

Enchaînons dès maintenant avec les réalités, les enjeux LGBTQ+ en matière de violences sexuelles en milieu d'enseignement supérieur. Je vais vous entretenir brièvement à propos de deux grandes dimensions. Tout d'abord, la question de la prévalence qui est plus élevée de la violence sexuelle auprès de ces populations et enfin les conséquences qu'elles vivent, notamment le fait qu'elles en vivent davantage. Concernant la prévalence, il y a un assez large consensus scientifique qui converge pour démontrer que c'est une population particulièrement visée par la violence sexuelle. Les personnes étudiantes qui sont transgenres ou non binaires sont significativement plus à risque de subir du harcèlement sexuel et des comportements sexuels non désirés avec contact. Ici, on parle d'attouchement, de tentatives de relation sexuelle ou de relation sexuelle, et ça, ce sont des résultats qui proviennent d'une comparaison avec les femmes cisgenres et les hommes cisgenres.

Les femmes étudiantes bisexuelles, *queers*, pansexuelles ou allosexuelles sont significativement plus à risque que les femmes étudiantes hétérosexuelles de subir toutes les formes de violences sexuelles en milieu universitaire qu'on parle de harcèlement sexuel, de comportement sexuel non désiré avec ou sans contact, voire de coercition sexuelle. En ce qui concerne les hommes étudiants gais ou bisexuels, ils sont significativement plus à risque que les hommes étudiants hétérosexuels, encore ici, pour toutes les formes de violences sexuelles qu'on peut mesurer quand on emploie un continuum assez large. L'étude qui a été conduite au Québec nous a permis de faire des analyses plus poussées en travaillant à partir des récits que les victimes de violences sexuelles en milieu universitaire nous ont confiés.

Ici, je voulais vous donner quelques exemples des formes et des contextes de violences sexuelles qui sont subies par des personnes transgenres ou non binaires. La première personne nous dit : « Lors de mon premier stage pratique, avant que je n'entame ma transition femme vers homme, ma superviseure et mon accompagnatrice de stage m'ont toutes deux [...] fait de nombreuses remarques sur mon apparence. J'avais un *look* androgyne assez passe-partout. » Une autre personne nous dit : « Je partageais mon logement avec plusieurs autres personnes. Trois d'entre elles étaient particulièrement mesquines notamment à partir du moment où j'ai confié ne pas être cisgenre ni hétéro. Les répliques n'étaient que rarement frontales, mais elles étaient souvent des réflexions portant sur d'autres personnes : "Aujourd'hui, j'ai vu telle personne, elle disait qu'elle était un homme. C'est complètement con". "Il y avait un homme qui portait une jupe et se faisait appeler par un prénom féminin. Haha." ». Ça nous donne un exemple de ce que vivent les personnes transgenres ou non binaires en termes de violences sexuelles subies dans le cadre de leur fréquentation universitaire.

J'ai d'autres exemples qui concernent, cette fois-ci, les femmes issues des minorités sexuelles. Le premier extrait, la personne nous dit : « Durant un *party* à l'école, j'avais trop bu. Plusieurs élèves se sont retrouvés à dormir dans un motel près de l'université. Je me suis retrouvée au lit avec un garçon. Je me suis endormie durant la relation

sexuelle. J'ouvrais les yeux de temps en temps et il était encore sur moi, alors je refermais les yeux sans vraiment prendre conscience de ce qui se passait. » Une autre personne nous dit : « J'ai révélé à l'étudiant avec qui je sortais que je suis asexuelle. À plusieurs reprises, il m'a touché de façon sexuelle malgré le fait que je lui avais dit que cela ne me plaisait pas du tout. Lorsque je lui expliquais que je ne consentais pas réellement à nos relations, il me traitait de femme illogique et d'imbécile parce qu'il ne pouvait pas deviner que je ne voulais pas vraiment. »

J'ai aussi pris soin de choisir quelques extraits pour illustrer la violence sexuelle en milieu universitaire à laquelle font face les hommes issus des minorités sexuelles. Dans le premier extrait, cet homme nous dit : « J'ai été intimidé et attouché par un autre étudiant lors d'un 5 à 7. Il m'a touché de manière inappropriée et a frotté son sexe sur moi au travers de ses vêtements malgré mes protestations verbales et claires. » Un autre nous dit : « Les gens ne se doutent pas nécessairement de mon orientation alors parfois, on ne se gêne pas, lors de discussions entre étudiants, pour faire des commentaires homophobes ou misogynes ou transphobes, croyant que ceux-ci ne me concernent pas, sinon au niveau des valeurs. » Alors il nous donne une série d'exemples, où les gens devant lui vont parler des « fifs », « tapettes », « christ que t'es gai », « mangeux de graines », etcétera.

Comment expliquer que cette population soit plus ciblée par la violence sexuelle en milieu d'enseignement supérieur que d'autres populations ? Il y a d'abord la théorie féministe qui peut nous aider à comprendre ce constat-là. La théorie féministe, ce qu'elle nous dit essentiellement, c'est que la fonction de la violence sexuelle est d'établir et de maintenir les rapports de pouvoir en regard du genre, de l'expression de genre et du comportement sexuel. Cette violence, qui est genrée, est imbriquée avec d'autres marqueurs sociaux comme l'âge, la situation socio-économique, l'origine ethnique, l'orientation sexuelle ou le fait de vivre avec un handicap. Les individus ayant le plus de pouvoir sont, dans cette hiérarchie-là, sont plus susceptibles d'être auteurs de cette violence. Ceux qui en ont moins sont plus susceptibles d'en être victimes. En fait, les recherches qui ont été conduites jusqu'à maintenant auprès des personnes cisgenres et hétérosexuelles soutiennent ce modèle en ce sens que les hommes qui détiennent plus de pouvoir dans cette organisation sociale là, si on se fie sur la théorie féministe qui nous dit que l'idéologie dominante et le patriarcat, les hommes sont plus souvent auteurs de violences sexuelles et les femmes, plus souvent victimes. C'est donc ce qui pourrait expliquer aussi que les personnes des minorités sexuelles et de genre, qui ont moins de pouvoir aussi dans cette hiérarchie, soient donc considérées comme plus à risque de violences sexuelles.

Une théorie qui est sous-jacente à la théorie féministe et qui peut aussi nous fournir quelques explications, c'est la théorie de l'objectification sexuelle. C'est un processus par lequel la valeur d'une personne est réduite à son utilité pour les autres. Ça comprend aussi une dimension de sexualisation. Ça peut, en tout cas, l'inclure et la sexualisation, c'est lorsque la valeur d'une personne est réduite à ses comportements

sexuels ou au fait d'être perçue comme attirante au détriment d'autres caractéristiques. Il y a des études qui ont effectivement montré que les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre seraient [...] sexualisées par les autres. Comparées aux hommes cis et hétérosexuels, les femmes cis hétéros ou des minorités sexuelles et les hommes aussi des minorités sexuelles rapportent des niveaux plus élevés d'objectification. Les femmes bisexuelles rapportent être sexualisées en raison de leur orientation sexuelle et les personnes transgenres, spécialement les femmes transgenres non blanches, rapportent être sexualisées, voire fétichisées dans ce cas-ci.

Je vous disais donc [que la] prévalence [était] plus élevée. On a vu des formes et des contextes. On a aussi pris connaissance ensemble de certaines explications théoriques qui nous aident à comprendre pourquoi ces populations-là sont plus à risque de violences sexuelles. Maintenant, en plus, ils vont vivre davantage de conséquences, notamment des symptômes post-traumatiques et de la dépression. Comparées aux personnes étudiantes, ici encore, cisgenres ou hétérosexuelles, les personnes étudiantes des minorités sexuelles et de genre présentent plus de symptômes du trouble de stress post-traumatique pour des niveaux similaires de violences sexuelles subies. Donc, si on compare des personnes qui ont subi le même type de violences sexuelles et que l'on compare les personnes cisgenres, hétérosexuelles aux personnes des minorités sexuelles et de genre, ces dernières vont quand même présenter davantage de symptômes traumatiques. Elles vont présenter aussi plus de symptômes de dépression et une plus faible estime de soi.

On observe aussi un effet différent du genre de l'auteur pour les personnes issues des minorités sexuelles et de genre. Avoir été victime de violences sexuelles par une ou plusieurs femmes est associé à plus de symptômes du trouble de stress post-traumatique seulement chez les femmes des minorités sexuelles et non pas chez les femmes hétérosexuelles. Chez les hommes, des minorités sexuelles ou non, avoir été victime de violences sexuelles par une ou plusieurs femmes est associé à moins de ces symptômes. Alors, vous voyez qu'on observe un effet du genre de l'auteur, mais seulement, ici, pour les femmes des minorités sexuelles qui ont été étudiées dans cette recherche-là.

En outre, lorsque les personnes dévoilent, on observe qu'elles n'ont pas toujours accès à des réactions aidantes de la part de l'entourage. Pourtant, les études convergent. Il y a un large consensus sur cette question-là, à propos du fait que les réactions qui sont adoptées par la personne confidente peuvent influencer les conséquences, dont les symptômes du trouble de stress post-traumatique. Il y a une récente étude que nous avons conduite qui montre que [...] les réactions de type constatation sans soutien et accusation ou exclusion sont associées à plus de symptômes de trouble de stress post-traumatique chez les personnes étudiantes des minorités sexuelles et de genre qui ont été victime de violences sexuelles en milieu universitaire. Mais, ce qui nous a le plus étonnés, c'est que [...] certaines réactions positives sont aussi

associées à plus de symptômes dans cette population. Par exemple, les réactions positives du type : « m'ont fourni de l'information », « a discuté des options avec moi », « m'a aidé à trouver de l'information sur les moyens de surmonter cette expérience » sont associées à plus de symptômes de stress post-traumatique, contrairement aux réactions positives, mais qui offrent strictement du réconfort. On verra plus tard que ces résultats-là auront des implications sur le plan des retombées pratiques.

Alors, je vous disais [que] les personnes des minorités sexuelles et de genre rapportent plus de conséquences, notamment des conséquences psychologiques, mais aussi d'autres types de conséquences, par exemple, des conséquences sociales importantes. Je vous donne deux exemples de personnes qui [...] nous ont confié leur vécu. Une première personne nous dit : « Cela m'a rendu mal à l'aise, par contre. En particulier quand je me suis confié un peu plus à une de mes collègues et que par la suite l'histoire a été partagée dans le département. C'est gênant et bien que la majorité du département se fout complètement de mon orientation sexuelle ou de mes rencontres avec des femmes, certaines personnes me regardent différemment. Certaines femmes vont me traiter différemment pensant que le fait que je sois sympathique avec elles veut dire que j'ai envie d'une relation. » Une autre personne nous dit : « Il est certain que cette expérience a influencé énormément mon comportement social. Je m'isole et je m'inquiète dans mon coin, mais elle m'a surtout donné de très mauvais souvenirs reliés à l'université », alors que cette personne-là doit encore fréquenter l'université.

Ici aussi, comment peut-on expliquer les conséquences présentées par cette population ? Il y a d'abord la théorie qui est la plus mobilisée, je vous dirais, dans ce champ de recherche là, de la violence sexuelle envers les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre. C'est la théorie du stress minoritaire qui nous dit, grosso modo, que le fait d'appartenir à une minorité sexuelle ou de genre va occasionner plusieurs sources de stress. Premièrement, cela va amener la personne à vivre davantage de victimisation et de discrimination. Les personnes vont aussi observer d'autres personnes de leur communauté être victimisées. Elles vont en venir à intérioriser ces normes-là, par exemple l'homophobie, la transphobie et vont en venir même à anticiper la victimisation. Vous comprendrez que ces sources de stress là, qu'elles sont les seules à vivre en lien avec leur statut de minorité, vont avoir des conséquences négatives sur la santé mentale. Et, on le sait, c'est une population qui depuis l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte va vivre plus de victimisation, plus de discrimination. Ça, toutes les recherches convergent pour le démontrer et lorsqu'on ajoute la violence sexuelle dans ce parcours-là, forcément on va observer davantage de conséquences négatives sur la santé mentale que pour les populations qui sont moins exposées à la discrimination, voire qui n'y sont pas du tout exposées comme les personnes cisgenres et hétérosexuelles.

Il y a une théorie qui va un peu plus loin, qui nous dit que, oui, il y a cette théorie-là du stress minoritaire qui nous montre que, socialement, les

personnes sont opprimées et que cette oppression-là, cette discrimination-là serait finalement à la source des problèmes de santé mentale qu'elles présentent. Ici, le modèle va un peu plus loin en ce sens qu'il permet d'illustrer par quel mécanisme psychologique on peut expliquer que la personne va en venir à présenter plus de problèmes de santé mentale que la population en général. Ce sont les mêmes stressors au départ qui sont pris en considération. Ce sont vraiment les stressors qui sont associés aux stigmas du fait d'appartenir à une minorité sexuelle et de genre. On sait que les populations vont ainsi être plus discriminées et victimes de violence. Par contre, dans ce modèle-là, ce qui est au centre du modèle, ce sont les processus de *coping* ou les stratégies d'adaptations qui vont être mises en œuvre par la personne. Le fait d'être soumis à des stressors constants, reliés à un stigma social, va entraîner trois types de stratégies d'adaptation : des stratégies émotionnelles, relationnelles et sociales [ainsi que] cognitives.

D'abord, sur le plan sur le plan émotionnel, il va y avoir beaucoup de rumination, de « pourquoi est-ce que ça m'est arrivé », « qu'est-ce que j'aurais pu faire autrement pour ne pas que ça m'arrive cet événement-là ». Ça va être accompagné de stratégie d'adaptation relationnelle et sociale de type isolement social : « je ne veux plus que ça m'arrive, donc je vais me retirer socialement, je vais fréquenter moins de lieux, moins de gens ». Et finalement, ça va entraîner aussi des stratégies d'adaptation, des cognitions de désespoir et une perception de soi qui est négative. Tout ça, ces processus-là, vont entraîner donc plus de psychopathologie, de la dépression de l'anxiété, des troubles d'utilisation de substances qui sont malheureusement très fréquents selon les recherches qui ont été conduites auprès des populations LGBTQ+. Ici encore, l'événement de violences sexuelles va venir aggraver l'ensemble du portrait puisque ça sera un stressor [...] relié au stigma.

Enfin, je vous présente un dernier modèle qui peut nous fournir aussi certaines pistes d'explication. C'est un modèle qui est centré encore ici sur le stigma social associé à l'appartenance aux minorités sexuelles et de genre. C'est le modèle de la sensibilité au rejet. Lorsqu'on est confronté à des expériences de rejet social précoce en lien avec le fait d'appartenir aux minorités sexuelles et de genre, ça va avoir l'effet de nous rendre plus sensibles au rejet. C'est-à-dire de devenir hyper vigilant et de détecter les signes potentiels de rejet. On va aussi développer des cognitions qui sont reliées à ça, à la peur d'être constamment rejeté, à l'imprévisibilité de ce phénomène-là et aussi à l'impossibilité d'être accepté socialement par les autres. Donc, ces expériences négatives là, en regard des réactions des personnes confidentes au dévoilement de la violence sexuelle, ça peut venir renforcer les cognitions à propos du rejet et augmenter les symptômes du trouble de stress post-traumatique.

Je fais ici un lien avec les réactions aidantes. On a vu que les réactions aidantes de type réconfort ne vont pas être associées à une augmentation des symptômes chez les personnes étudiantes des

minorités sexuelles et de genre qui ont été victime de violences sexuelles. Par contre, celles qui visent à mettre la personne en action dans de la recherche d'aide, d'information, de solution ça, ça en a. C'est peut-être dû au fait que ces personnes-là anticipent des réactions négatives du rejet dans les étapes de dévoilement vers lesquels on les conduit par ce type de réaction là.

Maintenant, parlons [...] des enjeux relatifs à l'accompagnement des victimes et à la prévention. Il y a des enjeux spécifiques qui sont vraiment différents pour les personnes qui sont issues de la diversité sexuelle et de genre. Le fait d'avoir été victime de violences sexuelles, on le sait, on entend les victimes dans les médias, on en voit qui ont le courage de nous en parler publiquement de comment c'est difficile de dévoiler, voire de porter plainte, de demander de l'aide, de dévoiler la violence sexuelle qu'on a subie. Dans le cas des personnes issues de la diversité sexuelle et de genre, en plus de dévoiler la violence sexuelle on parle du phénomène de double, voire de triple dévoilement, c'est-à-dire qu'en plus de dévoiler la violence sexuelle, elles auront à dévoiler leur orientation sexuelle minoritaire, leur identité de genre minoritaire, voire les deux pour certaines personnes [...]. Elles ont donc des craintes face à l'anticipation de dévoilement multiple et c'est ce qui pourrait expliquer les taux moins élevés de dénonciation qu'on observe chez cette population.

Il y a aussi les travaux de Smith et de ses collaboratrices qui ont mis en lumière le phénomène de la trahison institutionnelle. Ce sont donc des attitudes négatives de la part des établissements d'enseignement en lien avec tout ce qui concerne le dévoilement de violences sexuelles. Alors, les victimes des communautés LGBTQ+ rapportent qu'elles vivent davantage de trahison institutionnelle, donc d'attitude négative de la part de leur établissement lorsqu'elles dénoncent la situation. Enfin, vous allez le voir dans les extraits que je vais vous montrer dans la prochaine diapositive, les personnes de la diversité sexuelle et de genre qui vivent la violence sexuelle ont une forte tendance à s'expliquer les gestes de l'auteur. C'est une des choses qui nous a le plus étonnés dans les récits que nous avons analysés. Elles en viennent elles-mêmes à banaliser ou à excuser la violence sexuelle homophobe, sexiste ou discriminatoire subie en la comprenant sous l'angle [...] [du fait que] les personnes ne sont pas au courant, ne connaissent pas bien ces phénomènes-là et donc ne sont pas vraiment méchantes, par exemple. Alors, vous voyez qu'elles se demandent de s'adapter au groupe dominant parce qu'elles l'ont fait probablement depuis excessivement longtemps dans leur développement.

Je vous montre justement ces extraits-là [...]. Quelqu'un nous dit : « Ce sont plus des micro-agressions involontaires que des véritables agressions. Des blagues, des remarques sexistes et homophobes dissimulées dans le discours de la personne. C'est un peu offensant sur le moment, mais on l'oublie. » Une autre personne nous dit : « On m'a posé des questions extrêmement envahissantes sur ma sexualité, sur ma relation amoureuse lorsque j'ai mentionné mon asexualité. Situation qui s'est répétée fréquemment en plus des commentaires du style "donc



tu n'auras plus jamais de copain », sous-entendant que de ne pas avoir de désir sexuel égal ne pas pouvoir être aimé. »

En plus des enjeux spécifiques, des obstacles, pourrait-on dire, auxquels vont faire face les personnes étudiantes des communautés LGBTQ+ dans leurs demandes d'aide, on sait pertinemment que les services d'intervention sont peu adaptés actuellement dans les établissements d'enseignement supérieur et les activités de prévention sont peu inclusives. Par exemple, pour ce qui est des services en violences sexuelles, historiquement les organismes se sont développés en silo : les organismes qui étaient chargés de la défense des droits des personnes de la diversité sexuelle et de genre se sont développés et puis les organismes qui œuvraient dans le champ de la violence sexuelle au départ ont pris plutôt un modèle classique, c'est-à-dire le modèle [...] de l'homme cisgenre hétérosexuel qui agresse la femme cisgenre hétérosexuelle. Au point de départ, ces organismes-là se sont organisés autour de ce type de violences sexuelles là.

Donc, les personnes des communautés LGBTQ+ ont des difficultés à avoir accès à des services qui soient vraiment spécialisés en violences sexuelles, mais aussi à la fois spécialisés sur le plan des enjeux qui les concernent particulièrement. Les services d'intervention sont peu adaptés, [tout comme] les activités de prévention parce que la communauté élargie adhère à ce qu'on appelle l'hétérosexisme et le cisgenre, [soit] [...] la pensée qu'on a [d'emblée] que tout le monde est hétérosexuel [...] et que tout le monde est cisgenre. À ce moment-là, ça rend difficile le dévoilement. Des personnes nous ont déjà confié que lorsqu'elles dévoilent, elles doivent expliquer, par exemple, qu'est-ce que c'est d'être bisexuel parce que la personne va faire de grands yeux, qu'est-ce que c'est être *queer*. Quand c'est toi qui es obligé d'expliquer à la personne qui est supposée t'aider quelle est ta réalité, vous comprendrez forcément que ce n'est pas aidant. C'est peut-être ce qui explique encore une fois que les réactions de type recherche de moyens soient associées à plus de symptômes du trouble de stress post-traumatique, parce que les personnes de la diversité sexuelle et de genre savent très bien qu'elles risquent de se frapper à ce type d'obstacles là si elles demandent de l'aide.

Sur le plan des pratiques dans les milieux d'enseignement supérieur du Québec, je vous présente maintenant où on en est dans l'une des provinces canadiennes actuellement. C'est un rapport de recherche qui va sortir au début de la prochaine année [où] on a fait l'exercice de recenser les pratiques dans les milieux d'enseignement supérieur au Québec qui se consacraient, incluaient les enjeux des communautés LGBTQ+ dans [...] les activités de prévention, de formation et d'intervention en violences sexuelles. On a réussi à rejoindre 33 milieux d'enseignement supérieur au Québec. Il faut savoir qu'au Québec, on a deux types de milieux d'enseignement supérieur. Alors, un premier milieu qui s'appelle le collégial, donc les cégeps, qui sont une formation préparatoire à l'université ou une préparation terminale de trois ans pour une profession [...] plus technique et on a les universités. Donc, 33 milieux, je vous dirais que ça représente environ 50 % de l'ensemble

des milieux d'enseignement supérieur. On ne peut pas prétendre que ce portrait-là est exhaustif. Par contre, il permet déjà de décrire un peu quelle est la réalité de ces milieux-là.

[...] Quand on demande aux personnes intervenantes dans les différents milieux que nous avons sondé : « Est-ce que, dans vos activités de prévention, de sensibilisation dite universelle (c'est-à-dire vraiment large public, par exemple qu'on fait au début d'une session ou au début d'une année académique) vous prenez en considération, [...] vous parlez des enjeux spécifiques des communautés LGBTQ+ ? ». Il y en a 26 sur 33 qui nous ont dit : « Bien sûr on le traite. » Quand on parle de créer un environnement inclusif et sécuritaire, 22 des 33 milieux qu'on a sondés vont nous dire « oui, on a mis en place des moyens concrets », par exemple, des toilettes non genrées, on permet l'utilisation du prénom choisi, etc. Quand on parle d'éducation de la population en milieu académique, alors des formations [...] beaucoup plus pointues qui peuvent être offertes aux étudiantes, aux étudiants ou même aux membres du personnel, là on voit qu'on en perd un petit peu. On est rendu à 18 milieux sur 33 qui disent « oui, on aborde les enjeux de cette population auprès de notre communauté ».

[En ce qui concerne la] création de groupes de soutien qui se consacrent aux personnes LGBTQ+ on est rendu à peu près 50 % des milieux qu'on a sondé qui nous disent « oui, on en a créé des groupes de soutien ». Là, vous voyez, plus on devient spécifiques, puis qu'on commence à toucher l'intervention, l'accompagnement des victimes, moins de milieux on mis en place ces moyens-là. Lorsqu'on parle de formation des intervenantes et intervenants [...] qui seraient disponibles dans le milieu d'enseignement supérieur et spécialisés à la fois sur le plan de la violence sexuelle, mais aussi des enjeux LGBTQ+, là on voit qu'on a seulement 9 milieux qui nous ont dit « oui, on a des internats formés ou on prévoit le faire donc en former un dans la prochaine année » [...]. Alors on a 9 des 33 milieux qui nous disent « oui, c'est fait ou c'est dans notre viseur très rapproché ». Enfin, lorsqu'on parle de programmes ou d'interventions, pour les victimes de violences sexuelles en milieu d'enseignement supérieur, qui seraient adaptés, inclusifs pour les populations LGBTQ+, là on voit que très, très peu de milieux en sont là actuellement au Québec. Donc, pour le Québec ça nous permet d'avoir certaines pistes [à savoir] où ont été mis les efforts jusqu'à maintenant pour tenir compte de cette population-là dans tout ce qui concerne la prévention et l'intervention en violences sexuelles, mais aussi de tout ce qui reste à faire.

Enfin sur le plan des recommandations pratiques et des programmes qui existent, on a fait une recension des écrits qui n'est pas exhaustive, mais qui nous a permis vraiment d'aller pister certains programmes, à l'aide d'un sondage qu'on fait auprès des milieux d'enseignement supérieur et aussi de l'analyse de récits qualitatifs, donc des petits récits dont je vous ai montré certains extraits, on a pu analyser quels sont les enjeux particuliers auxquels sont confrontés les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre. On a donc [...] formulé certaines recommandations [...] les établissements d'enseignement supérieur



doivent créer un environnement qui soit inclusif et sécuritaire, par exemple en utilisant du matériel pédagogique qui emploie un langage épicène et des images inclusives des réalités LGBTQ+ [...], qui met en scènes des couples de différentes orientations sexuelles. On recommande aussi qu'il y ait un accès à des services psychosociaux tant à l'interne, donc à l'intérieur même des établissements, qu'à l'externe qui soient adaptés à la diversité sexuelle et de genre.

Sur le plan de la prévention, de l'éducation et de la formation, évidemment, il faut faire de la sensibilisation, de la prévention à la fois universelle, mais aussi ciblée et qui est toujours inclusive. On recommande d'impliquer les membres de toute la communauté de l'établissement dans les stratégies de prévention : les populations étudiantes, le personnel enseignant et aussi le personnel de soutien qui a souvent énormément de contact avec les étudiants et les étudiantes des milieux d'enseignement supérieur. Enfin, actuellement, dans les milieux au Canada et aux États-Unis, on utilise beaucoup l'intervention par les témoins de violences sexuelles, donc il y a plusieurs programmes actuellement qui sont implantés [et] qui visent à former notamment les étudiantes, les étudiants à intervenir lorsqu'ils voient qu'ils sont témoins d'une situation de violences sexuelles. Il faut, à ce moment-là, s'assurer que les situations dont on parle dans ces formations-là touchent aussi les étudiants et les étudiantes issus des minorités sexuelles et de genre.

Lorsqu'on parle d'une intervention d'accompagnement des victimes qui soit sensible aux enjeux des communautés, on parle par exemple de mettre en place diverses ressources de soutien et des services d'intervention qui soient adaptés, par exemple de mettre en place une approche d'intervention sensible aux traumatismes. Il s'agit ici de prendre en considération que la personne qui provient de la diversité sexuelle et de genre n'en est malheureusement pas, avec la violence sexuelle qu'elle a vécue [...] dans le milieu d'enseignement supérieur, à la première violence qu'elle a vécue. Je vous l'ai dit tantôt, c'est une population qui est soumise à plus de violence, plus de discrimination que la population générale. Donc, il faut prendre pour acquis que cette personne-là présente probablement déjà des symptômes traumatiques. Ce qui est bien avec l'approche d'intervention sensible au trauma c'est qu'on peut l'employer en toute circonstance. Si on reçoit une personne dans le cadre d'une relation d'aide et que cette personne-là n'est pas traumatisée, employer cette approche-là ne lui fera aucun mal. Alors que pour une personne qui l'est effectivement, qui a un parcours de violence, ça va faire toute une différence dans sa vie. Enfin, on veut aussi qu'il y ait de la collaboration entre les établissements d'enseignement et les ressources spécialisées sur la violence sexuelle et les enjeux liés à la diversité sexuelle de genre.

Je vous parle rapidement, avant de terminer, des idées de pratiques ou de programmes de prévention et d'intervention qu'on a trouvés dans la littérature scientifique. Je vais vous les présenter très rapidement, mais ça vous donnera quand même une idée. On a trouvé trois programmes qui sont adaptés aux personnes issues de la diversité sexuelle et de genre : *Know your power*, *Think love* et le Programme Bonifié Évaluer,



Reconnaître, Agir (BÉRA) qui est adapté d'un programme qui a été mis en place en Ontario par Charleen Senn. Ensuite, je veux vous parler d'une pratique d'intervention qui a été mise en place au Québec par un organisme qui œuvre auprès de la diversité sexuelle et de genre : la plateforme ALIX.

Alors, très rapidement, *Know your power*, c'est une campagne de sensibilisation essentiellement composée d'affiches réalistes et provocantes qui utilise aussi des images représentatives des personnes qui proviennent de la diversité sexuelle et de genre. Elle aborde une diversité de contenu. Je fais le parallèle, au Québec, on a une campagne de ce type-là qui s'appelle « Ni viande, ni objet » qui a été mise en place dans les cégeps et qui est vraiment non genrée, qui met [de l'avant] [...] des personnes provenant de la diversité sexuelle. Elle n'a par contre pas été évaluée alors que *Know your power*, [qui] est en anglais, a été évaluée et on voit que les personnes qui ont été, qui ont eu le privilège d'être exposées à cette campagne-là se sont, par exemple, montrées [plus actives] [...] dans leur rôle comme témoin actif dans la communauté de l'établissement où elles sont.

Think love, c'est intéressant. Encore ici, c'est en anglais, mais c'est une formation en ligne de 30 minutes sur la prévention de la violence sexuelle en milieu universitaire qui couvre les contenus habituels, mais ce qui est fascinant, c'est que c'est de la formation dite « intelligente ». On commence par vous faire remplir un petit questionnaire sur vos caractéristiques et, ensuite, il y a 726 alternatives différentes de formations selon le profil de la personne qui est en train de suivre de la formation. [En qui qui concerne le] niveau de preuve [...], c'est un programme qui est dit prometteur parce qu'on n'avait pas de groupe de comparaison quand on a l'évalué. Par contre, on a observé des effets positifs en comparant le « avant » et le « après » auprès d'un groupe de personnes qui ont été formées avec *Think love*.

Le programme BÉRA, dont je vous ai parlé, qui est un programme qui d'abord a été implanté en Ontario, puis francisé pour le Québec. On est actuellement en train de tenter de l'implanter en milieu universitaire québécois. C'est un programme qui est ciblé en ce sens qu'il vise les nouvelles étudiantes au premier cycle universitaire. C'est une formation qui se donne en groupe de 12 heures qui vise à augmenter le pouvoir d'agir des participantes en situation de risque et [en ce qui concerne le] [...] niveau de preuve, c'est vraiment un programme qui a démontré son efficacité sur le plan scientifique. Il diminue le risque de subir un viol et aussi d'autres formes de violences sexuelles dans la première année d'étude chez les personnes, chez les femmes qui y ont participé comparativement à d'autres femmes qui n'y auraient pas participé. La plateforme ALIX, en terminant, c'est vraiment une plateforme qui a été mise en ligne par l'organisme Interligne. Ce sont une série de services offerts, du soutien spécialisé et sécuritaire à des victimes de violences sexuelles, la possibilité de dénoncer de manière anonyme et le soutien pour les personnes qui interviennent auprès de ces populations en plus de déposer des outils d'information, de sensibilisation et des pistes d'action. Ça ne concerne pas exclusivement le milieu d'enseignement



supérieur, mais ça peut vraiment être un outil qui soit utilisé par les milieux d'enseignement supérieur.

En conclusion, les résultats des études, les explications théoriques sur la prévalence élevée, les conséquences [et] les réactions des personnes confidentes nous montre que beaucoup d'éducation reste à faire pour enrayer le stigma social de l'appartenance aux minorités sexuelles et de genre parce que [...] les résultats de recherche et toutes les explications théoriques convergent pour dire que ce stigma-là, c'est le point de départ de toute la problématique particulière de cette population en regard de la violence sexuelle. Enfin, les réalités de la population étudiante issue de la diversité sexuelle et de genre en matière de violences sexuelles doivent être prises en considération dans toutes les actions de prévention et d'intervention mise en place dans les milieux d'enseignement supérieur.

Alors, voilà, j'espère que j'ai respecté mon temps. Je tenais quand même à faire un petit mot de remerciement à toutes les personnes qui ont participé [...] aux résultats des travaux que je vous ai présentés aujourd'hui, notamment Sonn Castonguay-Khounsombath qui a participé à monter la présentation avec moi et les personnes étudiantes et professionnelles qui ont collaboré à plusieurs étapes des travaux menés dont la liste est ici, en plus des participants à ESSIMU. Je les remercie beaucoup.

Andréanne St-Gelais :

Un grand merci pour cette présentation. On passerait maintenant à la période de questions. Je vous invite à partager toutes les questions que vous pourriez avoir dans l'onglet « Q&R » qui est situé au bas de votre écran [...]. Si jamais on n'a pas le temps de passer à travers toutes les questions et que vous laissez votre nom, ça sera possible de vous répondre par courriel à la suite. La première question que j'ai ici c'est à savoir « est-ce que c'est possible d'adapter nos pratiques actuelles pour les rendre plus inclusives ou est-ce que ça ne serait pas préférable de réviser l'ensemble de nos méthodes pour les penser dès le départ pour les adapter aux réalités des personnes issues de la diversité sexuelle et de genre ? ».

Geneviève Paquette :

Dans les expériences que j'ai vues qui ont été conduites dans les milieux d'enseignement supérieur que je connais, je pense que c'est plus facile pour les milieux de commencer par changer de pratique graduellement. On le voit dans les résultats que je vous ai présentés. Par exemple, il y a plusieurs actions qui sont à large spectre, puis qui vont avoir pour effet de protéger ces populations-là de la violence sexuelle, les toilettes non genrées, [par exemple]. On le voit [et] certains récits de personne nous le montrent, que le fait de ne pas avoir accès à une toilette non genrée occasionne, par exemple, des interventions des agents de sécurité autour du genre de la personne. Ce sont des moyens physiques qui peuvent être pris, de modifier ces espaces-là, pour que ces personnes-là ne vivent plus ces situations-là. Même chose pour tout ce qui [concerne] l'utilisation des pronoms. De prendre d'habitude, comme je l'ai fait tantôt, [...] c'est important de déclarer quel est le pronom qu'on utilise, de le mettre dans nos signatures. Ça envoie le message clair aux



autres personnes qu'on ne prend pas pour acquis que tout le monde est hétérosexuel et cisgenre. Ça envoie aussi le message aux personnes hétérosexuelles et cisgenres qu'il n'y a pas qu'elles [...] qui existent. Ce sont des moyens d'augmenter la visibilité des communautés, puis aussi de les inclure.

Évidemment, permettre l'utilisation du prénom choisi, ce n'est pas une mince affaire dans les milieux d'enseignement supérieur. Il y a tout un arrimage qui doit être fait avec les services informatiques, mais c'est important de le faire. Puis, de former les personnes, par exemple le personnel de soutien, aux enjeux d'inclusion des minorités sexuelles et de genre, je pense que c'est vraiment important. Ça occasionne des changements de pratique, par contre, qui peuvent entraîner un peu de résistance. Quand on envoie des lettres, par exemple, à des personnes qu'on ne connaît pas et qu'on continue d'employer madame ou monsieur au début de la lettre, on recommande [plutôt] d'employer seulement le prénom et le nom, mais ça, c'est quand même assez difficile à implanter parce que ce sont des pratiques qui ont cours depuis des années. Il y a toutes sortes de pratiques comme ça, qui peuvent être mises en place, qui sont très générales, puis qui vont quand même occasionner des changements sur le plan de l'inclusion. Ensuite, moi je pense que la deuxième portion où c'est plus aisé d'intervenir, c'est tout ce qui concerne la prévention : d'inclure toujours, comme on le disait, les enjeux [et] l'information concernant la diversité sexuelle et de genre. Forcément, un moment donné, on en viendra à l'intervention. Dans certains milieux, on l'a vu, c'est déjà le cas, mais il faudrait que ce plan-là s'améliore, parce qu'au niveau de l'intervention, on voit que c'est plus difficile à considérer.

Andréanne St-Gelais : Excellent. Pour les personnes qui désirent se former, par exemple comme intervenante ou comme intervenant dans un établissement d'enseignement supérieur, ça serait quoi les ressources les plus pertinentes à aller consulter pour être plus à l'aise avec ces réalités-là, puis être plus au courant ?

Geneviève Paquette : Je pense que ce sont vraiment les organismes qui œuvrent auprès des personnes de la diversité sexuelle et de genre. Ce sont vraiment elles qui sont les mieux placées, les personnes intervenantes dans ces milieux-là, pour nous parler de leur réalité. Les personnes victimes, dans ce que j'ai vu ou perçu jusqu'à maintenant, ont plutôt tendance à aller vers ces organismes-là pour se confier parce que là, elles sont certaines qu'elles n'auront pas à expliquer des choses sur [...] leur orientation sexuelle ou leur identité de genre. Et ils sont très ouverts, d'ailleurs, à venir former les personnes dans les milieux. Puis, il faudrait voir pour le reste du Canada, mais, par exemple au Québec, il y a même des subventions gouvernementales qui sont données pour que des organismes viennent former des étudiants, des étudiantes, mais aussi des membres du personnel dans les établissements scolaires et d'enseignement supérieur. Donc, je pense que c'est vraiment un point de départ important. Après, on l'a vu, il y a même des organismes qui offrent de l'accompagnement aux personnes qui viennent en aide aux personnes de la diversité sexuelle et de genre, donc aux intervenants,



aux intervenantes qui peuvent être dans des centres de services sociaux, qui peuvent être en région éloignée. Donc, ce sont vraiment des services, je pense, qui sont appelés à se développer.

Andréanne St-Gelais : Super. On a le temps peut-être pour une ou deux dernières questions. La question que j'ai ici, c'est à savoir « si on devrait privilégier l'intégration de l'information spécifique aux personnes de la diversité sexuelle et de genre dans les activités de formation ou de sensibilisation ou si on devrait plutôt mettre en place des activités spécifiques dédiées exclusivement à ces populations-là », ou tout autre mélange des deux, j'imagine.

Geneviève Paquette : C'est une question intéressante. Ça met toujours en lumière l'importance de la prévention dite universelle, [...] puis aussi [de la] prévention ciblée. Moi, je pense qu'il faut faire les deux. Donc, dans la prévention universelle, il faut parler des réalités des communautés LGBTQ+. C'est important. C'est important pour elles, c'est important aussi pour les personnes qui sont dans les groupes dominants pour qu'elles s'ouvrent à cette perspective-là qui, parfois, ne fait pas partie de leur réalité. Par contre, de la prévention ciblée, par exemple, de pouvoir participer à des groupes de soutien, de prévention qui pourraient s'adresser spécifiquement à ces populations-là, on le sait que ça peut donner de meilleurs résultats. Un bon exemple de ça, c'est BÉRA, justement, le programme dont je vous ai parlé [un peu plus tôt] qui s'adresse aux étudiantes de première année dans les universités. Il est offert à toutes les femmes, [...] peu importe leur orientation sexuelle, puis les femmes qui seraient transgenres sont aussi les bienvenues. Les résultats [de ce programme] sont concluants auprès de cette population-là. Donc, [on est] [...] forcément [dans] la prévention ciblée, ce qu'on voit jusqu'à maintenant dans la violence sexuelle, les résultats concrets, [c'est] quand on [parvient à] observer des diminutions chez les participantes de [cas] viol. Là, on est dans le très concret. Je pense qu'on ne peut pas faire l'économie encore, malgré notre bon vouloir, de faire [à la fois] de la prévention universelle, donc de l'éducation, si je peux dire « de masse », mais aussi, de la prévention plus ciblée auprès des groupes visés pour les habiliter à augmenter leur pouvoir d'agir comme dans BÉRA [...]. En faisant les deux, à un moment donné, c'est là qu'on observe des diminutions importantes du phénomène. En espérant qu'un jour, on puisse ne faire que de l'éducation dite « populaire » ou « universelle ». C'est sûr qu'on veut tous et toutes tendre vers cette finalité-là, je pense.

Andréanne St-Gelais : Super. Ça fait le tour des questions qu'on a reçu. Un grand merci à tout le monde pour votre participation, pour votre présence aujourd'hui. J'espère que ça a été un moment qui a été engageant, qui a été stimulant pour vous. Petit rappel que l'enregistrement sera disponible sur notre site web et, encore une fois, merci de bien vouloir remplir le formulaire d'évaluation en quittant, je viens de déposer le lien vers le formulaire dans la boîte de discussion. Si jamais vous voulez rester au courant du projet, vous pouvez rester en contact par les médias sociaux de *Possibility Seeds*. On est sur Twitter, Facebook, LinkedIn et Instagram. Encore une fois, un grand merci Madame Paquette et merci



à toutes les personnes qui ont été avec nous aujourd'hui. On se revoit avec plaisir en janvier pour les suites du projet.